

Guerre froide culturelle**Les New York Intellectuals et l'invention du néo-conservatisme**

par Denis Boneau*

À partir de 1945, les services de propagande états-uniens et britanniques recrutent des intellectuels souvent issus des milieux trotskistes afin d'inventer et promouvoir une « *idéologie rivalisant avec le communisme* ». Les New York Intellectuals, Sidney Hook en tête, accomplissent différentes missions confiées par la CIA avec zèle et efficacité, devenant rapidement des agents de premier plan de la Guerre froide culturelle. Des théoriciens majeurs de ce mouvement, comme James Burnham et Irving Kristol, ont élaboré la rhétorique néo-conservatrice sur laquelle s'appuient aujourd'hui les faucons de Washington.

26 NOVEMBRE
2004Depuis
Paris (France)Pays
■ États-Unis

Arthur Koestler (agent de l'IRD britannique), Irving Brown (agent traitant de la CIA pour la gauche européenne et africaine) et James Burnham (agent traitant de la CIA pour les milieux intellectuels).

En 1945, les stratèges soviétiques veulent obtenir la reconnaissance des démocraties populaires de l'Europe de l'Est. Ils lancent, en s'appuyant sur les services secrets, une campagne internationale pour la paix. Leur objectif est de conserver le contrôle du « glacis défensif » en évitant une série de conflits armés avec la coalition anglo-saxonne. En Grande-Bretagne, les gouvernements, notamment celui de Clement Attlee, cherchent à rompre avec la propagande de guerre qui a justifié de 1942 à 1945 l'alliance avec Moscou. Dans ce contexte, en février 1948, Attlee crée, au sein du Foreign Office, le Département de recherche de renseignements (IRD), véritable « *ministère de la Guerre froide* » alimenté par les fonds secrets et chargé de produire de fausses informations pour discréditer les communistes. Aux États-Unis, la situation est plus favorable. Les procès de Moscou, l'exil de Trotski, ancien bras droit de Lénine, et le pacte germano-soviétique ont considérablement nui au Parti communiste. Dans ce contexte, les marxistes rejoignent massivement l'aile trotskiste de la gauche radicale dont une fraction pactisera avec la CIA, trahissant la IVe Internationale. Après une série d'échecs désastreux, les services soviétiques renoncent à toute influence idéologique aux États-Unis et privilégient les pays d'Europe de l'Ouest, spécialement la France et l'Italie.

**VOLTAIRE,
ÉDITION
INTERNATIONALE**

■ Focus

- Tribunes et décryptages
- Observatoire de la propagande
- Pièges à la Une
- Flagrants délits
- La presse de référence au stabilo
- Veille documentaire
- Controverses
- Fil diplomatique
- Repères historiques

THÈMES**11 septembre 2001**

- Un sergent de l'US Army risque la cour martiale pour avoir mis en doute la version officielle du 11 septembre
- Le journaliste Christopher Bollyn passé à tabac à Chicago
- Un tiers des États-uniens pense l'administration Bush impliquée dans les attentats du 11 septembre

■ + + +



N°1 : 7,60€
N°2 + DVD « État de guerre » : 8€

SOUTENEZ LE RÉSEAU VOLTAIRE➔ **Faites un don**

Les services secrets britanniques et états-uniens cherchent à fabriquer une pensée assez crédible et universelle pour rivaliser avec le marxisme-léninisme. Dans ce contexte, les New York Intellectuals - Sidney Hook, James Burnham, Irving Kristol, Daniel Bell...- vont constituer des combattants culturels particulièrement efficaces.

Les premiers « coups tordus »

Les New York Intellectuals n'ont pas besoin d'infiltrer les milieux communistes : ils s'y trouvent déjà et s'y définissent comme militants trotskistes. La CIA, en recrutant des hommes comme le philosophe marxiste Sidney Hook, collecte des renseignements utiles sur la gauche radicale états-unienne et tente de saboter les réunions internationales parrainées par Moscou.

En mars 1949, à New York, se tient une « conférence scientifique et culturelle pour la paix mondiale », à l'hôtel Waldorf Astoria. Des délégations de militants communistes s'y pressent ; la réunion est secrètement supervisée par le Kominform. Mais l'hôtel est sous contrôle de la CIA, qui y a installé un quartier général secret au dixième étage. Sidney Hook, qui joue le communiste repent, reçoit à part des journalistes auxquels il explique « sa » stratégie contre « les stalinien » : intercepter le courrier du Waldorf et diffuser de faux communiqués. Profitant de la « *position de cheval de Troie* » de Sidney Hook, la CIA mène une campagne d'intoxication médiatique allant jusqu'à divulguer publiquement l'appartenance politique de certains participants préfigurant ainsi la « *chasse aux sorcières* » du sénateur McCarthy. Avec zèle et brio, Hook mène son équipe d'agitateurs, de délateurs et de manipulateurs, rédigeant des tracts et semant le désordre lors des tables rondes... Simultanément, à l'extérieur de l'hôtel Waldorf, des dizaines de militants d'extrême-droite défilent pancarte à la main pour dénoncer l'ingérence du Kominform. L'opération est un succès total, la conférence tourne au fiasco.

Tirant les leçons du « coup du Waldorf », la CIA états-unienne et l'IRD britannique systématisent l'enrôlement de trotskistes dans la lutte secrète contre Moscou, au point d'en faire une constante de la « *guerre psychologique* » qu'ils livrent à l'URSS [1].

Sidney Hook, chef de file des New York Intellectuals

Né dans un quartier pauvre de Brooklyn en 1902, Sidney Hook entre en 1923 à l'université de Columbia où il rencontre John Dewey, son premier maître à penser. Après son doctorat, il obtient une bourse de la fondation Guggenheim qui lui permet d'étudier en Allemagne et de visiter Moscou. Comme tant d'autres intellectuels de l'époque, il est fasciné par Staline et le régime soviétique. À son retour aux États-Unis, il débute sa carrière à l'université de New York au département de Philosophie. Il ne quittera son poste qu'en 1972 pour s'installer à Stanford au terme d'une évolution intellectuelle qui l'aura conduit du communisme au néoconservatisme. À la fin de la Première Guerre mondiale, après s'être marié avec une militante communiste, Hook s'inscrit dans un syndicat d'enseignants

proche du Parti. Il travaille à une traduction de Lénine et publie un livre remarqué, *Towards the understanding of Karl Marx*. Intellectuel typique de la gauche radicale, il participe aux manifestations contre l'exécution des anarchistes Sacco et Vanzetti.

Au début des années 30, Hook rompt avec les communistes et se rallie au clan des trotskistes réunis au sein de l'American Workers Party, fondé en 1938. Il organise la « *Commission d'enquête sur la vérité dans les procès de Moscou* » qui a pour but d'innocenter Trotski écarté du pouvoir par Staline.

À partir de 1938, il abandonne définitivement l'idéal révolutionnaire. En 1939, il fonde le Committee for cultural freedom, une organisation antistalinienne qui constituera, après la guerre, l'une des bases du Congress for cultural freedom [2]. Plus qu'une rupture, cette « trahison » - Hook surveille ses anciens amis pour le compte de la CIA - constitue pour lui une opportunité politique et financière attractive. Lorsque Hook évoque les raisons de sa conversion, il désigne des « *staliniens* » comme Brecht qui, au cours d'une discussion à New York en 1935 aurait plaisanté à propos de l'arrestation de Zinoviev et Kamenev : « *Ceux-là, plus ils sont innocents, plus ils méritent d'être fusillés* ». Une dénonciation qui en dit long sur les méthodes de Hook qui n'hésitait pas à citer des propos critiques en les retirant de leur contexte pour les rendre odieux.

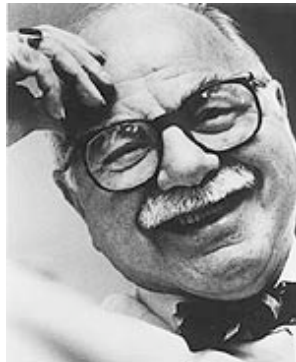
Dans cette logique de délation, l'initiative du sénateur du Wisconsin, McCarthy, est soutenue discrètement par Hook qui publie deux articles, « *Heresy, yes ! Conspiracy, no !* » (Hérésie, oui ! Conspiration, non !) et « *The dangers of cultural vigilantism* » (Les dangers de la vigilance culturelle) dans lesquels, prétendant critiquer McCarthy, il encourage à espionner et dénoncer les fonctionnaires, intellectuels et politiques proches des communistes. Hook a toujours prétendu par la suite qu'il n'avait jamais soutenu le sénateur du Wisconsin, ce que récuse la philosophe Hannah Arendt, pourtant alliée naturelle de Hook. Dans « *Heresy, yes !* », il décrit la posture idéologique des « *libéraux réalistes* » et la notion de « *culpabilité par fréquentation* ». Il en déduit que l'État doit mener la « *chasse aux sorcières* » en gardant l'apparence d'un régime libéral. Pour cela, l'administration, plutôt que de criminaliser les fonctionnaires communistes, doit pouvoir amener les individus suspects à démissionner. Concernant les enseignants, Hook note qu'un professeur communiste « *pratique une véritable fraude professionnelle* » [3]. Au finale, Hook considère que la « *chasse aux sorcières* » constitue une erreur politique, non pas en raison de la nature fasciste de cette campagne de délation, mais plutôt parce que l'initiative de McCarthy, trop peu discrète, contribue à mettre en équivalence la violence soviétique et états-unienne. Dans « *The dangers of vigilantism* », il préconise d'autres moyens, plus secrets, afin de chasser les communistes : il s'agit par exemple de confier la charge des enquêtes de loyauté aux instances professionnelles.

Effectivement Sidney Hook préfère les actions discrètes. Son implication dans plusieurs opérations de la Guerre froide culturelle, dont le Congrès pour la liberté de la culture, met en évidence sa conception de la démocratie, conçue comme une façade nécessaire du bloc atlantiste mené par les États-Unis. En 1972, il quitte New York et devient jusqu'à sa mort l'un des principaux théoriciens conservateurs rassemblés au sein de la Hoover Institution [4]. En fréquentant les cercles de la

diplomatie secrète, Sidney Hook devient un conservateur respecté par les gouvernants. En 1985, Ronald Reagan lui remet la plus haute distinction civile états-unienne, la Medal of Freedom après avoir décoré, le même jour Frank Sinatra et Jimmy Stewart. Il meurt en 1989. Sa femme reçoit les condoléances du Président Bush : « *Pendant toute sa vie, il fut un défenseur sans peur de la Liberté (...) Alors qu'il affirmait souvent qu'il n'existe rien d'absolu dans la vie, l'ironie voulut qu'il prouve lui-même le contraire car s'il y eut un absolu, ce fut Sidney Hook toujours prêt à combattre courageusement pour l'honnêteté intellectuelle et la vérité* ».

Convertir les trotskistes

La « trahison » de Sidney Hook qui a rendu possible la réussite de la campagne d'intoxication du Waldorf est le point de départ d'un mouvement de conversion d'une fraction de l'aile trotskiste. La CIA et l'IRD font confiance aux marxistes repentis pour mener à bien une opération de grande envergure : la fabrication d'une « *idéologie rivalisant avec le communisme* », selon l'expression de Ralph Murray, premier chef de l'IRD, dont le Congrès pour la liberté de la culture sera le principal instrument de promotion.



Daniel Bell

La tactique de la CIA et l'IRD consiste donc, dans un premier temps, à « retourner » des militants trotskistes et à s'assurer de leur obéissance. Pour cela, les services investissent une partie des fonds secrets dont ils disposent afin de « sauver » des revues radicales de la faillite totale. Ainsi la *Partisan Review*, fief des New York Intellectuals, ancienne tribune communiste orthodoxe, puis trotskiste [5], reçoit plusieurs dons. En 1952, le chef de l'Empire Time-Life, Henry Luce, verse grâce à Daniel Bell 10 000 dollars pour que la revue ne disparaisse pas. La même année, *Partisan Review* organise un symposium dont le thème général peut être résumé ainsi : « *l'Amérique est maintenant devenue la protectrice de la civilisation occidentale* ». Dès 1953, alors que les New York Intellectuals dominent le Congrès pour la liberté de la culture, *Partisan Review* reçoit une subvention issue du « *compte du festival* » du Comité américain pour la liberté de la culture, alimenté par la fondation Farfield... avec des fonds de la CIA. De la même manière, *New leader* animé par Sol Levitas est « sauvé » après l'intervention financière de Thomas Braden... avec l'argent de la CIA. On comprend mieux comment l'agence est parvenue à fidéliser certains groupes de la gauche radicale.

En plus du « sauvetage » de *Partisan Review*, la CIA collabore avec les services britanniques afin de créer une revue anticommuniste. Il recrute ainsi Irving Kristol, le directeur exécutif du Comité américain pour la liberté de la culture. Kristol est entré en 1936 à City College où il rencontre deux futurs camarades de la guerre froide, Daniel Bell et Melvin Lasky. Trotskiste antistalinien, il travaille pour la revue *Enquiry*. Après la guerre, recruté par les services états-uniens il retourne à New York pour diriger la revue juive *Commentary*. Directement financé par les crédits Farfield (CIA), il est chargé d'inventer *Encounter* sous la surveillance de Josselson. Le « *magazine X* », qu'il dirige avec le naïf Stephen Spender sera le fer de lance de

l'idéologie néoconservatrice états-unienne.

La lutte contre le communisme au Congrès pour la liberté de la culture

Les New York Intellectuals et autres communistes repentis sont logiquement contactés par Josselson (placé sous les ordres de Lawrence de Neufville) qui, pour le compte de la CIA, est chargé de créer le Congrès pour la liberté de la culture. L'objectif est alors d'organiser en Europe de l'Ouest la « *guerre psychologique* », selon l'expression d'Arthur Koestler, contre Moscou.

Arthur Koestler, né en 1905 à Budapest, a été un militant communiste actif pendant plusieurs années. En 1932, il visite l'Union soviétique. L'Internationale finance l'un de ses livres. Après avoir dénoncé à la police secrète sa petite amie russe, il quitte Moscou et rejoint Paris. Pendant la guerre, il est arrêté et déporté en tant que prisonnier politique. La guerre terminée, Koestler écrit *Le Zéro et l'infini*, un livre dans lequel il retrace son parcours et dénonce les crimes du stalinisme. La rencontre des New York Intellectuals, par l'intermédiaire de James Burnham, lui permet de fréquenter les milieux où se décident les opérations culturelles secrètes. À la suite de nombreux entretiens avec des agents de la CIA, il supervise l'écriture d'un ouvrage collectif, une commande directe des services. *Le Dieu des ténèbres* (André Gide, Stephen Spender...) constitue une sévère condamnation du régime soviétique. Arthur Koestler est ensuite employé dans le cadre de la mise en place du Congrès pour la liberté de la culture.

Koetsler écrit le *Manifeste des hommes libres* à la suite de la réunion du Kongress für Kulturelle Freiheit de Berlin organisé en 1950 par son ami Melvin Lasky. Pour lui, « *la liberté a pris l'offensive* ». James Burnham est largement responsable du recrutement de Koestler qui va vite devenir, en raison de son enthousiasme, trop gênant aux yeux des conspirateurs du Congrès.

Le parrain de Koestler, James Burnham, est né en 1905 à Chicago. Professeur à l'université de New York, il collabore à diverses revues radicales et participe à la construction du Socialist Workers Party. Quelques années plus tard, il organisera la scission du groupe trotskiste [6]. En 1941, il publie *The Managerial Revolution*, futur manifeste du Congrès pour la liberté de la culture, traduit en France en 1947 sous le titre de *L'Ère des organisateurs*. La conversion de Burnham est particulièrement spectaculaire. En quelques années, après avoir rencontré le chef des réseaux stay-behind [7], Franck Wisner et son assistant Carmel Offie, il devient un ardent défenseur des États-Unis, selon lui unique rempart face à la barbarie communiste. Il déclare : « *Je suis contre les bombes actuellement entreposées en Sibérie ou au Caucase et qui sont destinées à la destruction de Paris, Londres, Rome, (...) et de la civilisation occidentale en général (...) mais je suis pour les bombes entreposées à Los Alamos (...) et qui depuis cinq ans sont la défense - l'unique défense - des libertés de l'Europe occidentale* ». Parfaitement conscient de la fonction du réseau stay-behind, Burnham, ami intime de Raymond Aron, passe du trotskisme à la droite conservatrice devenant l'un des intermédiaire principaux entre les intellectuels du Congrès et la CIA. En 1950, lorsque le turbulent Melvin Lasky reçoit des fonds détournés du Plan Marshall, Burnham, Hook et Koestler sont

vraisemblablement mis dans la confiance. Burnham va pouvoir, grâce au Congrès pour la liberté de la culture diffuser dans toute l'Europe de l'Ouest son livre *The Managerial Revolution*.

« Une idéologie rivalisant avec le communisme »

Raymond Aron [8] est le principal artisan de l'importation en France des thèses des New York Intellectuals. En 1947, il sollicite les éditions Calmann-Lévy afin de faire publier la traduction de *The Managerial Revolution*. Au même moment, Burnham défend aux États-Unis son nouveau livre *Struggle for the World (Pour une domination mondiale)*. *L'Ère des organisateurs* est immédiatement interprété (à juste titre), notamment par le professeur Georges Gurvitch, comme une apologie de la « technocratie ».

Cherchant à disqualifier l'analyse en termes de luttes de classe, Burnham déclare que les directeurs sont les nouveaux maîtres de l'économie mondiale. Selon l'auteur, l'Union soviétique, loin d'avoir réalisé le socialisme, est un régime dominé par une nouvelle classe constituée de « techniciens » (dictature bureaucratique). En Europe de l'Ouest et aux États-Unis, les directeurs ont pris le pouvoir au détriment des parlements et du patronat traditionnel. Ainsi, l'ère directoriale signifie un double échec, celui du communisme et du capitalisme. La principale cible de Burnham est évidemment l'analyse marxiste-léniniste dont le principe, la dialectique historique, annonce l'avènement d'une société communiste mondiale. En fait, « le socialisme ne succédera pas au capitalisme » ; les moyens de production, partiellement étatisés, seront confiés à une classe de directeurs, seul groupe capable de diriger, en raison de leur compétence technique, l'État contemporain.

Léon Blum a bien compris la dimension fondamentalement anti-marxiste des thèses technocratiques de James Burnham. Après la guerre, en tant qu'allié de Washington, l'ancien homme fort du Front populaire doit pourtant préfacer la traduction française, non sans une certaine gêne : « Si je n'étais sûr de la sympathie des uns et de l'amitié des autres, j'aurais vu dans cette demande comme une trace de malice (...) on imagine guère d'ouvrage qui, sur la pensée d'un lecteur socialiste, puisse exercer un choc plus inattendu et plus troublant » [9]. Avec un parrain comme Raymond Aron et un préfacier comme Léon Blum, *L'Ère des organisateurs* connaît un succès considérable.

Proche de Sidney Hook avec qui il soutient la « chasse aux sorcières », Daniel Bell publie en 1960 *La Fin des idéologies*, un recueil d'articles publiés dans *Commentary*, *Partisan Review*, *New Leader* et de communications du Congrès pour la liberté de la culture. La traduction française est préfacée par Raymond Boudon, qui durant toute sa vie a combattu les théories de l'école française de sociologie incarnée par Émile Durkheim et Pierre Bourdieu dans le but d'imposer une conception américanisée des sciences sociales. *La Fin des idéologies*, comme son nom l'indique, reprend la thèse favorite des New York Intellectuals, à savoir l'extinction du communisme comme idéal. Daniel Bell, membre actif du Congrès pour la liberté de la culture qui contribue à diffuser son livre, annonce aussi l'émergence de nouveaux conflits idéologiques : « La Fin des idéologies fait le pronostic de la désintégration du marxisme comme foi, mais ne dit pas que toute idéologie va vers sa fin. J'y remarque plutôt que les intellectuels sont souvent avides d'idéologies et que de

nouveaux mouvements sociaux ne manqueront pas d'en engendrer de nouvelles, qu'il s'agisse du panarabisme, de l'affirmation d'une couleur ou du nationalisme » [10]



Sidney Hook, Norman Podhoretz, Hans J. Morgenthau et H. Stuart Hughes
Lors d'un symposium de la revue *Commentary* intitulé « Western Values and Total War » (« Les valeurs occidentales et la guerre totale »), en 1961.

De l'anticommunisme au néo-conservatisme

Les New York Intellectuals, engagés dans de multiples opérations d'infiltration, ne révèlent leur véritable appartenance idéologique que tardivement rejoignant massivement les rangs des néoconservateurs dont les principaux bastions sont déjà tenus par des marxistes repentis. Irving Kristol, qui entretient des rapports conflictuels avec Josselson, dirige de 1947 à 1952 *Commentary*. Une autre figure majeure du néoconservatisme, Norman Podhoretz, sera ensuite placée à la tête de la revue quasi-officielle du Congrès pour la liberté de la culture de 1960 à 1995. En France, Raymond Aron crée *Commentaire* en 1978 [11]. Le fils d'Irving Kristol, William, est le directeur du très néoconservateur *Weekly Standard*.

Contrairement à une thèse répandue, il n'y a pas eu d'infiltration trotskiste dans la droite états-unienne, mais une récupération par celle-ci d'éléments trotskistes, d'abord dans une alliance objective contre le stalinisme, puis pour employer leurs capacités dialectiques au service de l'impérialisme pseudo-libéral. Burnham et Shatchman quittent le Socialist Workers Party et la IVe Internationale en 1940 pour fonder un parti scissionniste. Max Shatchman prône bientôt l'entrisme dans le Parti démocrate. Il rejoint le faucon démocrate Henry « Scoop » Jackson,



William Kristol

surnommé le « sénateur Boeing » en raison de son soutien acharné au complexe militaro-industriel. Il réorganise son parti comme une tendance au sein du Parti démocrate sous l'appellation Parti des sociaux démocrates états-uniens (SD/USA). Au cours des années 70, le sénateur Jackson s'entoure de brillants assistants tels que Paul Wolfowitz, Doug Feith, Richard Perle, Elliot Abrams [12]. En conservant le plus longtemps possible son discours d'extrême gauche, Max Shatchman fait de SD/USA une officine de la CIA apte à discréditer les formations d'extrême gauche, tandis qu'il devient l'un des principaux conseillers de l'organisation syndicale anticommuniste AFL-CIO [13]. On trouve au bureau politique de SD/USA des personnalités comme Jeanne Kirkpatrick qui

deviendront des icônes de l'ère Reagan. Dans une complète confusion des genres, le théoricien d'extrême droite Paul Wolfowitz intervient comme orateur aux congrès du parti d'extrême gauche. Carl Gershman devient président de SD/USA, il est aujourd'hui directeur exécutif de la National Endowment for Democracy [14]. D'une manière générale les membres de ce parti, dont les principaux relais sont la revue *Commentary* et le Committee for the Free World, sont récompensés pour leurs manipulations dès l'élection de Ronald Reagan.

Les New York Intellectuals n'ont pas seulement développé une critique de gauche du communisme, ils ont aussi inventé un habillage « de gauche » aux idées d'extrême droite dont la maturation finale est le néoconservatisme. Ainsi, les Kristol et leurs amis peuvent-ils présenter avec aplomb George W. Bush comme un « idéaliste » qui s'emploie à « démocratiser » le monde.

Denis Boneau

Periodista francés, miembro de la sección francesa de la Red
Voltaire

Les articles de cet auteur 

[1] Frances Stonor Saunders, *Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle*, Denoël, 2003.

[2] « [Quand la CIA finançait les intellectuels européens](#) », par Denis Boneau, *Voltaire*, 27 novembre 2003.

[3] Bernard Genton, *Une passion anticommuniste, Sidney Hook (1902-1989)*, IEP Strasbourg.

[4] « [La Hoover Institution, archives réservées aux Républicains](#) », *Voltaire*, 26 octobre 2004.

[5] Terry Cooney, *The rise of the New York Intellectuals, Partisan review and its circle*, University of Wisconsin press.

[6] Voir la lettre de démission de James Burnham sur [Marxists.org](#).

[7] « [Stay-behind : les réseaux d'ingérence américains](#) » par Thierry Meyssan, *Voltaire*, 20 août 2001.

[8] « [Raymond Aron, avocat de l'atlantisme](#) », par Denis Boneau, *Voltaire*, 21 octobre 2004.

[9] James Burnham, *L'Ère des organisateurs*, Calmann-Lévy, 1947.


[10] Daniel Bell, *La Fin des idéologies*, Presses universitaires de France, 1997, p. 212.

[11] « [La face cachée de la Fondation Saint-Simon](#) », par Denis Boneau, *Voltaire*, 10 février.

[12] « [Les racines historiques du néoconservatisme : une attaque diffamatoire contre le trotskisme](#) », World socialist web site, 23 mai 2003.

[13] « [AFL-CIO ou AFL-CIA ?](#) », par Paul Labarique, *Voltaire*, 2 juin 2004

[14] « [La nébuleuse de l'ingérence démocratique](#) » par Thierry Meyssan, *Voltaire*, 22 janvier 2004.

États-Unis 

Contacts - Traduction - RSS - Conditions de reproduction

